

Viola Léger

La vedette internationale de Cleaghorne

Marc Haentjens

Number 37, Winter 1985–1986

Un continent Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43191ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haentjens, M. (1985). Viola Léger : la vedette internationale de Cleaghorne. *Liaison*, (37), 32–34.



portrait

Viola Léger : La vedette internationale de Cleaghorne

par Marc Haentjens

Fitchburg, Massachusetts. Terre franco-américaine. Cleaghorne est le plus vieux quartier de la ville. C'est aussi le quartier français, cœur historique de la paroisse Saint-Joseph, une paroisse bâtie par des générations successives d'Acadiens venus chercher ici une existence plus facile.

Contrairement aux attentes, la vie n'a pas toujours été opulente à Cleaghorne et on a parfois « mangé de la misère ». Mais rarement on a oublié ses racines acadiennes et la nostalgie du pays a souvent peuplé les discussions de famille. Ce pays nommé Canada, terre « canayenne » et « acadjienne », restée dans les mémoires terre française, où beaucoup gardèrent espoir de retourner un jour.

Cleaghorne, ancien bas-fond de Fitchburg et terre d'exil d'Acadie, va pourtant prendre sa revanche. Et la plus belle revanche qu'on aurait pu imaginer autrefois, en se contant les histoires du pays : mettre au monde La Sagouine, alias Viola Léger, devenue sur le continent l'ambassadrice la plus populaire d'Acadie...

Cleaghorne, 1983

Ça fait déjà douze ans que La Sagouine tourne et tourne au Canada. Douze ans qu'on en entend parler ici par

la parenté d'Acadie, dans les lettres qu'on reçoit ou lors des vacances passées là-bas. Douze ans qu'on l'attend et la voilà, en chair et en os de Viola Léger, pour la première de sa tournée américaine. Alors, on a bien fait les choses et, de la coulisse (« juste un rideau, tu comprends »), Viola peut sentir l'excitation monter parmi les spectateurs.

C'est le piano qui commence, entraînant graduellement avec lui le chant de la salle. L'hymne national, « American », songe Viola, en s'efforçant de se concentrer. Puis le piano change d'air. Alors, un silence semble saisir les spectateurs et, dans un cœur d'une pureté incroyable, montent ces paroles familières : « O Canada, terre de nos aïeux... ». « Le plus beau O Canada que j'aie jamais entendu », se souvient Viola, en fixant ce moment dans ses grands yeux bleus. Et elle raconte, dans un sourire lumineux, le mot de cette vieille dame venue la voir à la fin du spectacle : « Je peux mourir maintenant, lui dit-elle, à 93 ans, j'attendais plus que de voir La Sagouine... » « Mais, c'est pas le temps, réplique Viola, je vais revenir... » Et elle ajoute : « J'étais devenue la vedette internationale de Cleaghorne, tu comprends? »

Cleaghorne, 1930

C'est au sein d'une famille d'émi-

grants acadiens que naît Viola Léger, dans les premières années de la Dépression. Son père est arrivé ici à l'âge de 10 ans, quand ses parents ont choisi de « déménager aux États pour absorber leurs dettes ». Sa mère, elle, est venue à 16 ans aider sa sœur aînée dans un accouchement. C'est là, à Cleaghorne, qu'ils se sont connus puis qu'ils sont restés.

C'est là aussi que Viola va passer son enfance. Une enfance franco-américaine, marquée bien sûr par l'omniprésence de l'autre langue. « Que veux-tu, explique-t-elle, c'est l'air qu'on respire qui décide la langue qu'on parle! » Mais une enfance acadienne, malgré tout, bercée continuellement dans le rappel des racines. « Ça. Toutes les racines sont intactes », précise Viola. Et elle évoque cette répétition que son père donnait souvent à ses enfants : « Nationalité : american... Qu'est-ce que vous allez écrire demain pour les papiers? American... Mais c'est pas vrai! Qu'est-ce que vous êtes? Des Acadjiens!... (et chuchoté) Mais dites-les pas à personne... »

De cette enfance, Viola se souvient du caractère « sacré » qui entourait le Canada, dans les limites toutefois de sa réalité française. « Pour maman, explique-t-elle, le Canada, c'est le Nouveau-Brunswick. À part ça, il n'y a que Montréal et Québec... » Elle se sou-

vient aussi des tiraillements causés par la langue, de l'angoisse de sa mère face à l'anglicisation des enfants (« Comment est-ce qu'on communique? ») et des pénibles soupers de famille, quand le sujet tombait au milieu d'un plat de spaghetti... Viola gardera de cette expérience une compréhension particulière des francophones minoritaires, en même temps qu'une vision réaliste et sensible de l'assimilation. « Y en a qui disent : allez-vous perdre la langue? ... Mais on l'enterre, j'crée ben », proteste-t-elle, en nuancant toutefois son opinion face au Québec : « Tout simplement pas possible que les racines québécoises disparaissent! »

Une certitude semblable à ce qu'elle éprouvait peut-être enfant, quand sa mère lui parlait du Canada et qu'inconsciemment, elle décidait déjà d'aller un jour vivre là-bas : « À 18 ans, il n'y avait pas l'ombre d'un doute, j'allais dans un collège français... »

Moncton, 1971

Viola enseigne depuis près de 15 ans. Ses études au Pensionnat Saint-Joseph de Memramcook puis à l'École normale l'ont naturellement dirigée vers une carrière d'institutrice, à l'élémentaire d'abord puis au secondaire, où elle s'est spécialisée dans les cours de langue seconde, anglais et french. Aussi, quand on lui offre de laisser ses cours pour se produire lors de quelques représentations dans un théâtre de poche de Moncton, hésite-t-elle longuement avant d'accepter. Ce qu'on lui propose est l'interprétation d'une série de monologues, écrits

d'abord pour la radio et signés d'une écrivaine acadienne : Antonine Maillet. La force des textes, mais aussi du personnage qui les incarne, cette vieille femme de ménage surnommée la Sagouine, aide à convaincre Viola.

Première pour **La Sagouine**, c'est aussi une première pour elle. Même si elle se passionne depuis plusieurs années pour le club d'art dramatique de l'école et a souvent dirigé les productions de ses élèves, c'est la première fois qu'elle se retrouve de ce côté de la scène. « Je suis

une comédienne retardée, commente-t-elle amusée, j'ai commencé à 41 ans, faut commencer jeune... » Mais Viola ne débute pas sur les planches sans aucun bagage. Elle revient d'un stage d'un an à Paris à l'école Jacques Lecoq, une école réputée pour former de bons comédiens. Et elle a passé les deux années précédentes à compléter une Maîtrise de « théâtre en éducation » à l'Université de Boston. Trois années passées en dehors de l'école et qui la préparent bien à ce « dérangement » que la Sagouine va réaliser dans sa vie.



« **La Sagouine**, c'était seulement une affaire de quatre fois, et puis ça n'a plus arrêté après ça », s'amuse-t-elle à dire aujourd'hui. Mais elle précise : « D'abord, ça été très bien reçu chez nous, ça c'est un bon critère! » De fait, les quatre représentations du spectacle reçoivent un accueil chaleureux aux Feux-Challants. Et, sans qu'on s'en doute encore, elles vont même déclencher tout un mouvement de création parmi la jeune génération d'Acadiens. « Comme au Québec, Michel Tremblay a éclaté les icebergs de la langue, Antonine Maillet a éclaté ici ceux de la plume. C'est, explique Viola, comme si on avait levé les pelles d'une rivière, ça s'est mis à dégager... »

Montréal, 1972

Les représentations de **La Sagouine** auraient pu s'éteindre l'an passé à Moncton. Une leçon que d'ailleurs Viola n'oubliera pas : « Le danger, aujourd'hui encore, regrette-t-elle, on fait de belles choses et on arrête là... Dans ce métier-là, c'est dur qui compte, pas les p'tites étoiles qui disparaissent... ». Ce qui va tout changer — et mettre définitivement **La Sagouine** au firmament — c'est une invitation reçue du Théâtre du Rideau vert, à Montréal, pour y donner quelques représentations du spectacle. Quatre autres exactement, les quatre lundis successifs d'octobre. Mais ce choix — lundi est jour de relâche du théâtre — va indirectement contribuer à la réputation rapide du spectacle. « Car relâche veut dire c'est relâche pour tout le monde », explique Viola, et tous les représentants du milieu théâtral peuvent se rendre voir **La Sagouine**. Effectivement, le second lundi, le tout Montréal est là pour savourer les monologues de la vieille acadienne. Viola n'en croit pas ses yeux : « À la fin du spectacle, raconte-t-elle, Madame Brind'Amour m'invite à venir dans sa loge... les Denise Pelletier, les Hélène Loïsele sont là... » **La Sagouine** est lancée et elle ne va plus s'arrêter de tourner : en français, en anglais, en série télévisée...

Viola va toutefois devoir, à 42 ans, s'organiser un nouveau mode de vie. « Je ne connaissais pas c'te métier-là », avoue-t-elle. Après un premier congé sans solde, elle en prend un second puis un troisième, avant de quitter définitivement l'enseignement. Elle déménage également sa résidence à Ville Saint-Laurent, près de Montréal, et s'habitue à l'idée d'être plus souvent sur la route et dans ses valises que chez elle. « Heureusement que je n'ai jamais été mariée... sourit-elle. J'gigotais trop, j'créé ben. »

Et, songeant à cette peu commune aventure où **La Sagouine** l'a entraînée, Viola ajoute : « Le seul crédit que j'me donne pour **La Sagouine**, le seul crédit, c'est d'avoir dit oui... Ça coûte cher, par exemple, personnellement, un gros prix... »

Ottawa, 1985

Depuis sa tournée franco-américaine, **La Sagouine** s'est un peu assagie et Viola s'intéresse à de nouveaux projets. Ce n'est pas qu'elle n'ait pas mené d'autres activités de front pendant ces dernières années : elle a créé plusieurs autres textes d'Antonine (« Le Maillet me va comme un gant », admet-elle), joué dans diverses productions, en français et en anglais, et également touché à la télévision et au cinéma. Mais Viola a d'autres rêves : « J'aimerais offrir d'autres belles choses », dit-elle simplement.

Eloïzes, qui va naître de ce rêve, est aussi le fruit d'une rencontre, celle de François Barbeau, créateur bien connu de costumes dans le milieu montréalais, avec qui Viola a travaillé à plusieurs occasions et qui s'intéresse de plus en plus à la mise en scène. Le projet qu'ils bâtissent ensemble — et qu'ils mettront deux ans à réaliser — vise à monter un collage de textes acadiens contemporains, interprétés par Viola et mis en scène par François. Une sorte de prolongement de **La Sagouine**, qui permette justement de donner la parole à cette nouvelle génération d'écrivains qu'elle a provoquée il y a une quinzaine d'années.

Présenté au Centre national des Arts, à Ottawa, en août dernier, puis au Théâtre d'aujourd'hui, à Montréal, à l'automne, **Eloïzes** (« des éclairs de par chez nous », traduit Viola) prolonge ainsi la carrière d'ambassadrice dont l'interprète de **La Sagouine** s'est faite, indirectement, championne pour l'Acadie. Mais, loin de se laisser impressionner par ce titre (« ce sont les autres qui me disent ça, il faut le respecter quand même »), Viola porte déjà le regard plus loin : emmener le spectacle en tournée, faire des adaptations pour la télévision et, pourquoi pas, s'inspirer de la formule pour concevoir d'autres occasions qui puissent « ouvrir la porte à d'autres ».

Et secrètement, elle se met à rêver d'une « petite valise » remplie de ces « éloïzes » d'Acadie, qu'elle en irait dire et conter autour du monde. « J'arrêterai pas là, certain, dit-elle sérieusement, c'est à moi de l'emmener plus loin. »

Moncton, 1986

Eloïzes lancé, **La Sagouine** encore en route (« j'arrêterai quand le public arrêtera de venir »), Viola Léger a aussi d'autres projets qui lui appartiennent et qui, curieusement, la ramènent vers l'Acadie. Des projets de métier d'abord : explorer d'autres formes, jouer d'autres choses... Elle vient de tourner à l'automne dans un film acadien : **Les Caps-Lumière**, de l'écrivain-cinéaste Herméningilde Chiasson. Elle souhaiterait pouvoir jouer davantage pour le cinéma. « Le cinéma, tout le monde y rêve », convient-elle. Mais elle est surtout engagée dans un gros projet de théâtre : la création, à Moncton, d'une « compagnie de théâtre français ». « Le défi qu'on va oser », déclare-t-elle fièrement. Ce projet, qui a justifié le déménagement de sa résidence principale à Moncton, doit démarrer l'été prochain sous la forme d'un théâtre d'été, en tournée en Acadie. Si les choses vont bien, il pourrait se transformer en une saison permanente de théâtre à Moncton. « Là, je te parle de mon rêve », précise Viola, avant d'ajouter : « Non seulement c'est mon rêve, mais je le ferai ».

Des rêves, Viola en a aussi un autre, dont elle ne parle qu'à mi-mots mais qui illumine ses yeux d'un éclat particulier : celui d'écrire un livre sur... la Sagouine! Son expérience et sa vision, à elle, de ce personnage merveilleux. « Des choses qui appartiennent à la Sagouine », dit-elle doucement, en évoquant certains épisodes de cette presque-histoire d'amour. « C'est le monde ordinaire qui chavirait pour la Sagouine, rappelle-t-elle, ... il y a tellement de belles choses qui sont arrivées de la part du public. » Et elle raconte comment les ménagères et les joueurs de cartes s'interrompaient pour écouter les monologues de la vieille femme de ménage à la radio. « Ça, c'est de la littérature », ajoute-t-elle.

De son livre, Viola a déjà « 150 pages d'écrit, mises sous clé ». Pour y mettre la dernière main, elle attend d'avoir plusieurs mois devant elle, afin de s'y consacrer entièrement, dans son chalet acadien, le regard face à la mer... Ce livre, on peut être sûr que beaucoup n'attendront pas longtemps pour le dévorer. À Moncton, à Montréal, à Ottawa... comme à Cleaghorne! En espérant seulement que Viola trouve le temps, parmi tous ses projets, de nous ouvrir, elle aussi, sa valise.

Marc Haentjens, partenaire à ACORD, ex-coordonnateur de Théâtre-Action, est trésorier du conseil d'administration d'Interligne.